Agriculture bio-dynamique à Montézillon

De la revitalisation du sol à celle de l'homme

par Laurent Borel, photos Pierre Bohrer

Un bâtiment cossu, mais sans plus, planté à 800 mètres d'altitude dans le hameau de Montézillon (NE), dix-sept hectares de terrains morcelés, une dizaine de vaches, quelques génisses et un confortable poulailler permettent de réaliser un chiffre d'affaires annuel de l'ordre de 60 000 francs; des tracteurs et autres machines agricoles rangés dans une grange attenante à la maison, un jardin potager et quelques arbres fruitiers en guise de verger: nous nous trouvons dans une exploitation en apparence tout ce qu'il y a de plus conventionnel. Et pourtant.

Pour revitaliser le sol, un compost enrichi de six préparations végétales différentes et longuement travaillé.

Les trois personnes qui en vivent sont résolument sorties des chemins battus. Elles ont entre 25 et 30 ans, et disposent d'une sérieuse formation professionnelle et scientifique qui, cependant, ne les satisfait que partiellement dans la conduite de leur existence. Ils aspirent, chacun de leur côté, à autre chose, une vie plus saine, plus riche, plus profonde, moins artificielle.

Renouveau existentiel

Le «retour à la nature» est depuis longtemps à la mode, mais, gratuit et dénué de fondements philosophiques, il ne saurait combler le vide, le malaise ressenti. Au cours de leurs recherches, les trois jeunes agriculteurs découvrent alors Rudolf Steiner, philosophe et pédagogue autrichien du début du siècle, fondateur d'une société baptisée «anthroposophique» et auteur d'une méthode d'agriculture dite bio-dynamique. Ses textes, ses théories vont constituer la base solide qui leur faisait jusqu'alors défaut et rendait toute entreprise aussi fragile qu'hasardeuse. C'est, d'un seul coup, l'étincelle, et la voie est désormais libre pour l'édification du renouveau existentiel auquel ils aspirent; ils vont enfin pouvoir conjuguer leurs connaissances et leur rigueur de scientifiques avec leur soif de spiritualité. Les pieds plantés dans la terre, ils entreprennent des démarches qui aboutissent rapidement à l'acquisition d'un domaine et à la constitution d'une société anonyme au sens juridique du terme. Il y a deux ans maintenant que leur aventure a débuté.

«Ça n'a pas été d'emblée tout seul, c'est le moins qu'on puisse dire. Au début, nous avons dû parallèlement travailler à l'extérieur et mettre l'argent ainsi gagné dans la société.»

– Qu'est-ce que cette fameuse bio-dynamie?

– Il est difficile d'en donner une définition, disons lexicale. Il s'agit d'une méthode d'agriculture biologique dont les fondements ont été posés par Rudolf Steiner en 1925, qui considère un domaine agricole comme une entité. Toutes les interactions entre les différents règnes, et avec l'univers entier également, y sont pour nous importantes. On ne considère pas que la couche vivante du sol.

L'agriculture traditionnelle ne s'occupe, elle, que d'éléments qualifiés d'inertes; la plante n'a pas de vie à proprement parler, on lui donne artificiellement des engrais chimiques pour que sa matière se développe, et on tue tout ce qui pourrait nuire à ce développement matériel. La méthode biologique a fait un très grand pas en avant par rapport à cela, en renonçant notamment aux éléments de synthèse au profit d'éléments naturels; mais elle ne reconnaît pas toujours comme essentiel le contexte de forces dans lequel croît la plante. «Nous, on considère sa vie comme étant en tout cas aussi importante que sa matière. Mais pas par sensiblerie ou intuition, précisons-le.»

– Comment applique-t-on alors ces méthodes?

– Concrètement, notamment en augmentant la vitalité du sol, au moyen d'un compost spécialement préparé.

– C'est-à-dire?

– On prend, à la base, du fumier de vache. On le travaille ensuite en y ajoutant cinq préparations végétales en dose homéopathique: de l'achillée, de la camomille, de l'ortie, du pissenlit et de l'écorce de chêne. Le tout étant arrosé, ensuite, avec de la valériane. Ce compost repose trois à quatre mois avant d'être brassé et traité une nouvelle fois. Après six à neuf mois, il est entièrement décomposé et présente une vitalité optimale.

L'apport des plantes

– Quel est le profit de la plante et, partant, de l'homme qui la consomme?

– La plante est qualitativement plus riche, plus robuste, plus concentrée. Il ne s'agit pas de charabia, vous savez, les résultats sont parfaitement vérifiables grâce à des méthodes pratiques qui permettent de déterminer avec exactitude le taux de vitalité d'un aliment, qu'il s'agisse des cristallisations sensibles, des gouttes sensibles ou des ascensions capillaires. Au niveau de prairies permanentes, par exemple, des études révélatrices ont été entreprises au Polytechnicum de Zurich. En culture traditionnelle, ces prairies comptent une vingtaine d'espèces de plantes. Et pour des altitudes et des conditions écologiques équivalentes, en culture bio-dynamique, ils s'en trouvent plus de quarante. Ces essences supplémentaires apportent nécessairement quelque chose de plus aux bêtes qui paissent et, par conséquent, aux hommes. Notre but est d'améliorer la santé de ce dernier pour qu'il puisse s'épanouir pleinement. Il n'est pas qu'un corps devant «faire le plein» de temps à autre, mais un organisme dans lequel agit un esprit qui donne sa personnalité à cet ensemble de molécules qui lui permet de bien observer le monde et de bien le reproduire, sinon, un jour, il y aura des ordinateurs qui seront de grands peintres. Nous avons quelque chose qui dépasse l'ordinateur, une dimension supplémentaire pouvant être développée notamment par une alimentation bio-dynamique.

Des différences subtiles

– Un domaine identique exploité traditionnellement serait-il plus rentable?

– Oui, en ce sens qu'il lui faudrait une main-d'œuvre moindre. Notre méthode implique plus de travail.

– Comment vous y prenez-vous pour écouler votre lait à domicile et directement en magasin?

– Grâce à un système d'association de consommateurs qui achète, sur le papier, les vaches. Il s'agit du Groupement des amateurs de lait biologique (le GALB) qui, officiellement, possède les bestiaux. Nous transformons le lait et le fournissons au GALB qui l'écoule et nous paie sous forme de cotisations. C'est un système provisoire, en vigueur jusqu'au moment où l'on obtiendra l'autorisation du chimiste cantonal de vendre notre lait sans passer par la Centrale laitière.

– Voilà deux ans que vous vous alimentez selon votre méthode. Est-ce que sincèrement vous vous sentez plus «riches» qu'auparavant?

– N'étant en rien sectaristes, nous n'allons pas prêcher pour notre paroisse. Franchement, nous vivons très bien, mais certains éléments dans la qualité de notre vie étant tellement subtils, il n'est pas sûr que nous en réalisions pleinement l'importance. Nous avons beaucoup évolué, c'est un fait, pour nous sentir parfaitement à l'aise dans notre peau. Chaque jour, la méthode que nous mettons en œuvre nous fait saisir des choses à côté desquelles nous passions autrefois. C'est un enrichissement prodigieux! Mais, en toute sincérité, la philosophie dans laquelle nous baignons y est pour beaucoup. Vraisemblablement plus que les aliments que nous absorbons. ●

Conditionnement du lait dit biologique, préalablement transformé.

A ma lucarne

Si l'on en croit les Grecs, le vocable *pseudonyme* signifie: le nom qui ment.

Jouer au théâtre ou écrire sous un pseudonyme, c'est se servir en quelque sorte d'un masque, lequel peut être transparent.

Il y a un peu de temps, je m'entretenais avec une fidèle lectrice de «Construire». Et, la conversation aidant, je lui posai la question:

– Lisez-vous la rubrique «A ma lucarne»?

– Bien sûr, je la lis toujours. Mais qui est Raymond?

– C'est moi...

Il y eut un silence. Je ne suis pas versé dans la psychanalyse et me gardai bien de lui demander, par exemple, si elle regrettait maintenant de savoir la vérité. L'âme humaine est complexe, elle peut ressembler à un beau paysage. Passe un nuage, et les couleurs s'atténuent.

Alors, une histoire vraie, comme disent certains, est venue à mon secours. Chacun de ses anciens élèves sait que les leçons de chant de l'abbé Bovet comportaient d'exquises digressions. «Déjà au temps de mes études, j'écrivais, nous di-

Pseudonymes

sait-il, des mélodies, mais aussi des articles pour prendre la défense du vrai plain-chant, du patois, des costumes et coutumes.» Joseph Reichlen, cet excellent peintre qui publiait par cahiers ce monument d'histoire et de folklore qui s'appelle «La Gruyère illustrée», accueillait dans ses colonnes le jeune musicien engagé, lequel signait ses articles ou premières mélodies populaires (qu'il avait collationnées et revues) d'un pseudonyme qui sonnait allemand: Franz Stierli. Ce diminutif alémanique «Stierli» signifie petit «bovet», bouvillon... Dans d'autres publications, notre jeune musicien signait de son vrai nom. Or, un jour, un lecteur le prit vivement à partie et lui décocha ce propos: «Si au moins, vous écriviez comme Stierli...» «Eh bien, Stierli, c'est moi... (Maintenant tu l'as eu, marmonna le bon chanoine.)»

Sous la boutade et l'historiette se cachent de plus fortes questions: pourquoi jouer ou écrire sous un pseudonyme?

On sait que Molière est un pseudonyme, et qu'il est possible que Shakespeare en soit un. Plus près de nous, Gabin et Bourvil ont joué sous des noms d'emprunt. Mais celui qui bat tous les records est certainement le grand écrivain Henri Beyle (1783-1842), connu sous le nom de Stendhal.

Avec lui, nous avons peut-être l'une des explications de l'utilisation d'un ou de plusieurs pseudonymes. Comment se fait-il que celui qui a écrit: «Etre vrai et simplement vrai, il n'y a que cela qui tienne», peut-il se cacher sous 109 pseudonymes différents? Il y a là un vrai mystère, et c'est peut-être Paul Valéry qui en a fourni la meilleure clé, quand il dit: «En s'installant dans sa fiction, Stendhal tente non pas d'oublier son *moi* originel, mais d'en faire miroiter les facettes, de le multiplier; il se donne à soi-même une centaine de pseudonymes, moins pour se dissimuler que pour se sentir vivre à plusieurs exemplaires.»

Si Valéry dit vrai, l'emploi d'un pseudonyme aurait une influence sur le style et, pour aller plus loin encore, le phénomène agirait également sur le lecteur qui ne «recevrait» pas de la même façon le message de l'écrivain lorsque la fantaisie le guide vers ce paravent de la pensée? Nous ne sommes pas là dans des vérités révélées, mais à la hauteur d'approximations. En ce sens, ceux qui prétendent qu'on naît poète et qu'on devient écrivain pourraient aussi bien avancer qu'on naît musicien et qu'on devient compositeur. Et toutes les écoles et toutes les études ne seraient alors que des révélateurs!

Encore un dernier mot au sujet du choix d'un pseudonyme. Pourquoi Beyle a-t-il choisi le nom d'une ville allemande et Bourvil, si je ne fais erreur, celui de son village? Toujours est-il que lorsque je signe Raymond, il s'agit simplement de mon deuxième prénom. L'énigme est résolue pour mes lecteurs. Sommes-nous plus avancés?

Gérard-Raymond Menoud